



le Créateur n'avait-t-il pas été le promoteur de la première expérience de conservation de la nature ex situ... ?

Il est banal de dire que les souvenirs d'enfance marquent à jamais une existence. Effectivement au hasard de déplacements d'une vie erratique qui conduisit ma famille, entre 1940 et 1945, du Massif central au Midi méditerranéen, puis en Savoie, j'ai connu une France diverse. Ma première école était au bout d'un chemin où se côtoyaient ruisseau et haies, papillons et oiseaux. De retour à Paris, j'ai eu la chance extraordinaire de vivre jusqu'en 1955 dans une maison avec jardin. Dans ce morceau de « nature » en ville nichait le pigeon ramier sous ma fenêtre. La chouette hulotte en fréquentait les arbres et le pic épeichette s'amusait à faire résonner le bambou d'une antenne de TSF. Les vacances étaient l'occasion de se replonger dans une nature moins urbaine dont le souvenir se prolongeait, les congés achevés, par la lecture des livres de la série des « Beautés de la Nature » de Delachaux et Niestlé qui ont formé des générations de naturalistes. J'avoue être toujours « saisi » lorsqu'au détour d'une haie, d'un sentier de montagne, d'un ruisseau ou d'un torrent, je peux observer la diversité des formes, des couleurs, des sons et des odeurs du monde vivant. Quand en été montent d'un sol forestier humide et chaud des odeurs fortes et que certains nez délicats s'en offusquent, je m'en enchante au contraire percevant là une expression de la puissance de cette vie foisonnante qui nous entoure.

### **Le sentiment d'une perte de biens collectifs**

Cette époque fut aussi celle du début du déménagement du territoire : forêt de Fontainebleau éventrée pour construire une gaine technique à voitures et camions ; pollutions et « rectifications » anéantissant des cours d'eau encore « naturels » quelques années auparavant ; démembrement rapide d'un tissu rural diversifié ; ville livrée à la « bagnole », etc. Étudiant, je pouvais aller à mes cours, à pieds, en traversant Paris le long de la Seine. Quelques années plus tard, ces aménités extraordinaires que sont les bords d'un fleuve ou d'une rivière dans une ville allaient être saccagées pour faire place à des « voies sur berges ». Tout cela laissait un goût amer, celui de voir disparaître des richesses collectives dont j'avais bénéficié et qui étaient, en quelque sorte, privatisées au bénéfice d'une seule catégorie de citoyens. Ce fut une des raisons de l'engagement associatif.

### **Connaissance de la « nature » et recherche des cause de sa dégradation**

Il y en eut d'autres raisons dues à des rencontres de personnalités fortes comme : le professeur Jacques Berlioz, directeur du Laboratoire d'Ornithologie et de Mammalogie du Muséum national d'Histoire naturelle ; le

professeur Charles Devillers, à qui je dois d'avoir travaillé à l'Université alors que je me destinais à l'enseignement secondaire (alors, le début des années soixante, les questions de maintien de la diversité biologique, intéressaient peu la communauté scientifique, mais C. Devillers attirait l'attention de ses étudiants sur la régression des ours dans les Pyrénées et les conséquences d'une chasse excessive aux baleines); Gérard Aymonin, botaniste au Museum national d'Histoire naturelle aux connaissances encyclopédiques rencontré outre Méditerranée quand j'achevais un service militaire commencé à la fin des opérations de « pacification » en Algérie. Les uns et les autres ont développé chez moi une curiosité pour la diversité du vivant et l'analyse des causes de sa régression.

### **L'engagement associatif**

La lecture, en 1965, d'« Avant que Nature meure » de Jean Dorst et de « L'homme et la nature » de Michel-Hervé Julien; la rencontre, la même année, à l'occasion d'un stage de baguage à Ouessant, de Michel Brosselin, ornithologue réputé et protecteur de la nature convaincu, ont été, avec le naufrage, en 1967 du Torrey-Canyon, des événements pour moi marquants. J'ai pu mesurer l'impact de la première marée noire (j'ai encore en tête l'odeur pénétrante du mazout perceptible à l'intérieur des terres bien avant l'arrivée à la côte), conséquence du « tout pétrole ». Il y avait la peine des hommes « violés » par cet épanchement monstrueux. Il y avait les dégâts au milieu marin côtier, illustrés par ces oiseaux englués de pétrole. C'était ma première marée noire. Il y en aurait, hélas, d'autres dont j'ai vécu certaines sur le terrain (Amoco Cadiz-1978; Tanio-1980). Ces lectures et cette marée noire m'ont conduit à l'engagement dans l'action associative au sein de la Fédération française des sociétés de protection de la nature (maintenant dénommée France Nature Environnement) née en octobre 1968.

La participation au colloque sur l'utilisation et la conservation des ressources de la biosphère réuni à Paris, en septembre 1968, par l'Unesco donnait une dimension internationale et un prolongement au bouillonnement d'idées du printemps. La protection de la nature n'était pas qu'une affaire de naturaliste, c'était aussi une remise en cause des ressorts et des modalités de fonctionnement de notre société dite « de progrès » qui induisait la destruction de biens communs.

L'action associative semblait le seul moyen de faire évoluer la situation. Les élites intellectuelles glosaient et s'intéressaient peu à l'aspect matériel, « ras des pâquerettes » de la protection de la nature lorsqu'elles ne raillaient pas les amateurs de petites fleurs et de papillons. Les « grands corps » d'État ignoraient superbement les questions auxquelles les

enseignements qu'ils avaient suivi n'avaient pas fourni de réponses. Ils fantasmaient sur les possibilités illimitées de techniques réputées pouvoir apporter réponse à tout. Les partis politiques étaient indifférents aux questions d'environnement et de long terme. Les milieux économiques voyaient tout comme le monde politique d'ailleurs, la prise en compte de la protection de la nature et de l'environnement, comme une gêne intolérable entravant le développement et les protecteurs comme de subversifs empêcheurs de tourner en rond.

Les thèmes d'action de France Nature Environnement ont été d'emblée généraux: campagne de défense du Parc national de la Vanoise, moratoire sur le programme électronucléaire, participation à l'élaboration de la loi sur la protection de la nature, gestion d'espaces « naturels », lutte contre les pollutions de l'eau notamment d'origine agricole, maintien d'un tissu rural diversifié, sensibilisation et éducation à l'environnement, instauration et développement de la participation des citoyens à la prise de décision en matière d'environnement, etc. Cette diversité s'est traduite notamment par l'organisation de réseaux préparant des assemblées générales thématiques (par exemple: Valeur économique du milieu marin, 1978; Énergie et protection de la nature, 1980; Gestion de l'eau, 1981; Forêts et protection de la nature, 1983; Agriculture et protection de la nature, 1984; Communication et nature, 1985; Communes et patrimoine naturel, 1987; Politique des transports et protection de la nature, 1988, etc.) et par des actions plus ciblées comme le développement dès le début des années 1980 d'une stratégie de sauvegarde de l'Ours brun. Une implication forte dans ces actions et ces réflexions comme secrétaire général (1971-1982) puis président (1982-1986), responsabilités impliquant la participation à diverses instances où protecteurs, aménageurs et utilisateurs variés de la nature confrontaient leurs expériences (Conseil national de protection de la nature, Haut Comité à l'Environnement, Conseil national de la vie associative, Conseils d'administration de parcs nationaux, Groupe de travail Pisani sur les espaces naturels, etc.) m'a fourni la chance d'aborder les aspects multiples de la protection de la nature. Cet investissement associatif allait trouver un prolongement politique au Parlement européen durant la législature 1989-1994 puis, de 1997 à 1999, au sein du cabinet de Dominique Voynet, ministre de l'Aménagement du Territoire et de l'Environnement.

### **Enseignant-chercheur et protection de la nature ?**

Une thèse de 3<sup>e</sup> cycle en Histochimie, une thèse d'État en Neuroembryologie expérimentale, un suivi de sites et d'une population de mollusques lamellibranches touchée par la marée noire de l'Amoco Cadiz,

parallèlement à un enseignement assuré en zoologie puis en écologie générale ne sont pas des paramètres permettant un cursus universitaire traditionnel. Dans une communauté scientifique qui adopte de plus en plus une approche réductionniste et à court terme du monde vivant, s'intéresser, tout à la fois, à la répartition et à l'évolution d'espèces sur le long terme, à la gestion et à des conflits d'usage (c'est à dire au « politique ») et former des étudiants à des métiers qui ne seront ni l'enseignement ni la recherche, relève de l'inconscience professionnelle si l'on veut « faire carrière ». C'est jouer en franc-tireur et accepter de rester un marginal. Ceci étant, je dois à l'université grâce à des patrons successifs atypiques des méthodes d'analyse, une ouverture d'esprit et une curiosité qui a pu s'exercer en différents champs de la biologie et ailleurs que dans le champ clos académique. C'est de cet ailleurs que je tire les connaissances, les réussites ou les échecs restituées aux étudiants dont j'ai la responsabilité.